



Les Algériennes face à leurs droits

Comme à chaque 8 Mars de chaque année, la femme fête sa Journée internationale dans le monde entier. Instituée par les Nations-Unies il y a de cela quarante ans, cette journée est différemment célébrée, d'un pays à un autre, d'une région à une autre et, surtout, d'une culture à une autre.

Le sujet central de cette journée, la

femme et ses droits en l'occurrence, est en effet intimement lié à la nature de la société et de ses traditions. Davantage encore dans des sociétés conservatrices et où le poids de la religion est décisif pour toutes les questions concernant la femme, ses droits, sa place au sein de la communauté en général.

Qu'en est-il en Algérie, en 2017,

après les différentes réformes du code la famille, de la Constitution, et de tout l'arsenal juridique lié aux droits des femmes, comme le code électoral ?

Mis à part le fameux quota réservé à la femme sur les listes et les différentes assemblées élues, qu'en est-il de tout le reste, à savoir le droit à l'emploi, à l'égalité et à la parité ?

PORTRAIT D'UNE VICTIME D'UN DRAME FAMILIAL

«Avant, lorsque j'étais femme»

On la trouve chaque matin assise tout au bout du chemin les Glycines, impassible face aux regards des automobilistes, le dos éternellement calé contre une roue de voiture garée le long de ces somptueuses ambassades surveillées par des policiers qui ne voient plus en elle qu'une partie du décor.

Abla Chérif - Alger (Le Soir) - Son nom ? Vous ne l'aurez jamais. De la pudeur mêlée à une sorte de lassitude l'empêche tout d'abord de parler. Parler ? «Avec qui ?» et surtout «pour dire quoi ?» Elle dit non de la tête lorsqu'on lui propose de l'emmener dans une association qui pourrait l'accueillir et lui éviter peut-être l'enfer de la rue. D'une voix fluette, elle consent à lancer un «j'y étais auparavant, mais je me suis enfuie, cela ne m'a pas plu». Il faut un long moment avant de la persuader à parler, dire, raconter... Victime de la société ? De la vie ? Elle cligne des yeux pour dire non une nouvelle fois, puis se résout à parler. «Ça c'était avant, lorsque j'étais femme.» La réponse choquante ne lui procure aucun malaise.

Enfouie sous une longue robe de toile noire qu'elle garde quel que soit le temps, elle rentre des mèches de cheveux sous un foulard qui ne garde de sa couleur rose que des traces d'autrefois. Autrefois commence dix ans auparavant lorsqu'elle accepte de se marier à un homme que son vieux père malade lui présente. «C'était pour me protéger, me mettre à l'abri d'une vie difficile avec mes deux frères drogués. L'un d'eux a fait deux fois de la prison, il me battait régulièrement et me poussait à sortir mendier et parfois même voler pour lui amener de l'argent. Nous n'avions pas vraiment de quoi manger. Chaque soir, j'allais prendre des choses dans une supérette, mais un jour, le propriétaire a placé des caméras de surveillance. J'avais été filmée, le lendemain, il m'a attrapé la main dans le sac et a menacé d'appeler la police. Des gens du quartier ont informé mon père, ils ont eu pitié de moi et lui ont conseillé de me marier avant que le pire n'arrive.»

Le pire est malgré tout arrivé. L'homme auquel son père la marie la plonge dans un enfer d'où elle échappe miraculeusement. «Il me frappait, frappait jusqu'à ne plus en pouvoir», raconte la malheureuse en agitant frénétiquement la main comme pour reproduire inconsciemment des gestes qui se sont répétés de longues années durant. «Il me frappait avec tout ce qu'il trouvait, une fois il a même pris un mar-

teau pour me fracasser le crâne, mais sa mère qui l'encourageait à me battre a pris peur et l'a persuadé de freiner son geste.» Seulement après, c'est cette même mère qui prend le relais et se met à battre la frêle victime. Son tort. «Rien, il disait que l'homme se doit de battre sa femme, que c'est ainsi depuis la nuit des temps, et que l'homme qui ne bat pas sa femme n'en est pas un.» Depuis le début, elle se tient assise sur la route mouillée, refusant de se lever lorsqu'elle est invitée à saisir un morceau de pizza que lui tend un passant.

Son regard continue à fuir tous ceux qui l'entourent fortement imprégnée d'un sentiment qu'elle traduit par «je n'existe pas, c'est toujours ce que l'on m'a dit». «Chez mon père, j'existais uniquement pour amener de l'argent à mes frères. Une fois mariée, on ne me regardait qu'au moment de me battre ou de m'insulter. L'homme avec lequel j'étais me traitait comme un animal, il disait que la femme et la vache c'est la même chose. Je n'avais pas le droit de le regarder, il disait que



Comme elle, des dizaines d'Algériennes errent dans les rues d'Alger.

j'avais des yeux de... mer... Lorsqu'il amenait les courses, il les jetait à terre pour me contraindre à les ramasser, il fallait que je sois rapide sinon il se mettait à m'insulter, sa mère venait et me battait alors. Un jour, il m'a demandé de lui remplir un verre d'eau. A peine avais-je ouvert le robinet qu'il s'est mis à m'insulter car cela ne se faisait pas assez rapidement à ses yeux, comme toujours, il disait que je n'étais pas une femme comme les autres qu'il aurait fallu me marier à un âne, pas un homme. Pour toutes ces raisons, je n'avais pas le droit de manger comme eux. J'avais uniquement droit à une

boule de semoule cuite dans de la sauce, chaque soir c'était la même chose. Lorsque des voisins lui reprochaient, à lui et sa mère, le traitement qu'ils me faisaient subir, ils disaient que j'étais folle. Ils le disaient à tout le monde, et cela me faisait mal, très mal... Cet homme m'a blessée, humiliée, battue, malmenée, accusée de tout.»

Un beau jour, le mari disparaît et ne donne plus jamais de nouvelles. La belle-mère décide de chasser sa brue. Le vieux père malade est décédé depuis fort longtemps. Elle se retrouve à errer dans les rues d'Alger sans jamais pleurer ni supplier. «Je

reçois les coups de la vie comme ils viennent, comme ces truands qui s'en prennent à moi de temps en temps, ces voleurs qui me prennent les sous que les passants me donnent ou ces enfants qui se moquent de moi sans comprendre, sans savoir...»

Transférée à plusieurs reprises dans des centres conçus pour ce genre de personne, elle avoue avoir eu du mal à s'adapter. «Je ne supporte plus les gens, j'en ai peur, je ferme les yeux à chaque fois qu'une personne vient me parler. Des associations ont voulu m'emmener chez un médecin psychologue, mais elles n'en avaient pas les moyens.» Les textes pour la promotion des droits de la femme, les efforts pour l'amélioration de la condition féminine, elle n'en sait rien, ne veut rien savoir, «l'homme est mon ennemi, pour cette raison je ne veux plus être femme». La conversation prend fin, elle redresse le dos en le calant mieux contre cette roue de voiture à laquelle elle est adossée et replonge son regard dans le vide...

Comme elle, des dizaines d'Algériennes victimes de drames familiaux errent dans les rues du pays. D'autres continuent à subir un calvaire permanent entre des murs censés les protéger des aléas de la vie.

A. C.

CRISE ÉCONOMIQUE

Une «véritable opportunité» pour la femme d'entreprendre

Malgré une batterie de lois tendant à promouvoir la place de la femme dans le domaine de l'entrepreneuriat, il n'en reste pas moins que l'Algérie enregistre en ce domaine un retard en comparaison avec les pratiques mondiales. Aujourd'hui, avec la crise économique que traverse le pays, une fenêtre s'ouvre pourtant aux femmes chefs d'entreprises. Une «opportunité» à saisir.

Younès Djama - Alger (Le Soir) - Ce constat a été réitéré par Leïla Akli, chef d'entreprise et présidente de la section femmes du Forum des chefs d'entreprises (FCE), à l'occasion de l'ouverture, hier à la Safex, de la 13^e édition du Salon international de la femme «EVE 2017» (du 7 au 12 mars). «Aujourd'hui, malheureusement, l'entrepreneuriat féminin est en retard en Algérie. Nous ne sommes pas très nombreuses, nous les femmes chefs d'entreprises, en tout cas dans le secteur

formel, puisque nous ne sommes que 6% soit en dessous de la moyenne mondiale qui est de 14%», souligne Leïla Akli qui estime qu'il «y a beaucoup de choses à faire» dans ce domaine, non sans insister que la crise économique que vit le pays reste une «véritable opportunité» pour la femme algérienne d'entreprendre. «Avec l'industrialisation de l'Algérie, il y a énormément de possibilités notamment dans le domaine de la sous-traitance qui va être un vivier pour les entre-

prises algériennes. Si on veut sortir de la dépendance des hydrocarbures, il va falloir créer énormément d'entreprises et de richesses, nous sommes, nous les femmes, une force vive avec laquelle il va falloir compter», affirme M^{me} Akli.

Selon elle, en Algérie, la condition de la femme reste tributaire de l'application des textes pourtant existants. «Les textes existent, c'est leur application qui pose aujourd'hui problème», soutient la chef d'entreprise qui évoque aussi «un problème de mentalité» pour expliquer le recul des droits de la femme mais aussi «un problème culturel». Dans la société, il demeure «mal vu» que la femme sorte et crée une entreprise. Pour cette jeune entrepreneure, il y a un travail d'explication

à entreprendre envers la société. Un fait est, selon elle, à souligner, il s'agit d'une réalité selon laquelle «il y a beaucoup de femmes qui réussissent et qui exportent. J'en connais énormément qui exportent vers des pays africains et c'est tant mieux pour elles».

Pour encourager davantage l'entrepreneuriat féminin, le Forum des chefs d'entreprises (FCE) organise aujourd'hui à Alger une conférence sur l'entrepreneuriat et le leadership féminins, coïncidant avec la fête du 8 Mars.

Il s'agit d'un débat autour «de ce qui a été fait en termes de politiques et ce qui pourrait être fait (société civile et administration) afin d'améliorer la condition de la femme dans le monde du travail», nous a indiqué Leïla Akli.

Y. D.